

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » » 14 » six mois.
 } » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BUL-
LIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.



ROUBAIX

19 décembre 1863.

La préoccupation du jour se concentre sur la résolution ou paraît être le gouvernement danois d'accepter la lutte avec les Etats germaniques. On s'attend, d'un moment à l'autre, à recevoir la nouvelle de l'entrée des troupes allemandes dans le Holstein. Ce serait une très-grave complication des affaires d'Europe déjà si tendues. D'après ce qu'on rapporte, la mission du général Fleury auprès du roi Christian IX, aurait échoué.

Les avis de Copenhague confirment pleinement la nouvelle de la prochaine entrée, sur le territoire holsteinois, des troupes fédérales.

Toutefois, dit une lettre du 14, les forces militaires danoises qui sont dans le Holstein ont reçu l'ordre d'évacuer cette province sans résistance, aussitôt que les troupes fédérales y entrèrent.

Plus le terme fixé pour l'entrée des troupes approche, et plus l'agitation augmente à Hambourg; elles doivent y arriver après-demain, et leur entrée sera le signal de la proclamation du prince d'Augustenbourg dans le Sleswig-Holstein. Je reviens d'Altona où l'on m'a assuré que les Holsteinois proclameront le prince aussitôt qu'il mettra les pieds sur le sol holsteinois.

Les jeunes gens de familles bourgeoises se sont engagés dans l'armée nationale des volontaires qui n'a d'autre but que de soutenir le prétendant et de conquérir le Sleswig pour l'Allemagne.

Le Bulletin de Paris annonce qu'il serait question d'un voyage que ferait très prochainement le maréchal Forey en Autriche. Il serait chargé, auprès de l'archiduc Maximilien, d'une mission ayant trait à la constitution d'un empire au Mexique. Nous ajouterons, d'après plusieurs correspondances allemandes, que l'on est de plus en plus incertain sur l'acceptation par le prince de la couronne qui lui a été offerte.

D'après le même journal, le gouvernement autrichien aurait adressé à M. de

Metternich, pour être remise à M. Drouyn de Lhuys, une nouvelle dépêche dans laquelle il décline explicitement toute participation au Congrès proposé par Napoléon III. Cependant, la note dont il s'agit contiendrait une adhésion spéciale pour le cas où il s'agirait d'une réunion de diplomates ayant à examiner des questions préalablement convenues entre leurs cours respectives.

Les dernières nouvelles reçues d'Athènes annoncent que l'Assemblée nationale a ajourné indéfiniment toute discussion relative à la question ionienne.

Les lettres de Constantinople annoncent l'envoi de la réponse du Sultan à l'invitation pour le Congrès.

Le Sultan se déclarerait disposé à assister au Congrès... mais à la condition qu'on n'y traitât aucune question pouvant compromettre l'intégrité de l'empire ottoman.

Cette réponse a été dictée par l'Angleterre.

Les rapports des agents turcs signalent une concentration de troupes russes en Bessarabie. Le quartier général de l'armée turque en Roumelie sera transporté à Widdin pour surveiller la Serbie. Les Russes redoublent d'efforts pour soumettre le Caucase, bloquer et réduire par la famine les principales tribus. Le commerce de Constantinople a souffert pour des envois de vivres aux Circassiens.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« Une proclamation du roi de Danemark, en date du 15, rappelle les soldats en congé et leur ordonne de se rendre sous les drapeaux pour y défendre l'honneur et la sécurité de la monarchie. Cependant des dépêches privées continuent à affirmer que le Danemark ne s'opposera pas par les armes à ce que les troupes fédérales procèdent à l'exécution. Il continuerait seulement à occuper les têtes du pont de Rendsberg et de Fredericstadt, qui sont sur le territoire holsteinois. »

D'après le *Fædrelandet*, le roi de Suède, a résolu, contrairement aux avis reçus

hier, qu'il viendrait en personne, au secours du Danemark. C'est un autre revirement qui met en déroute, encore une fois, les prévisions pacifiques.

Nous avons sous les yeux le texte de l'Adresse présentée au roi Guillaume par la Chambre des Députés de Prusse. Ce texte est la réplique la plus formelle du traité de Londres.

« La loi de succession de 1853, dit l'Adresse, telle qu'elle avait été tracée d'avance par le traité de Londres, n'a jamais obtenu l'assentiment des partis les plus directement intéressés de la représentation des duchés, des agnats de la maison d'Oldenbourg et de la Diète germanique. Déjà prive d'une base fondée en droit, le traité de Londres a perdu ensuite, pour les puissances signataires, toute sa force obligatoire quand le gouvernement danois eut rompu, de son côté, toutes les promesses qu'il avait faites. La Prusse et l'Allemagne sont obligées, en conséquence, de reconnaître le droit héréditaire de Frédéric VIII, de rétablir l'union et l'indépendance des duchés et de délivrer le territoire fédéral allemand de la présence des troupes danoises. Il n'est pas d'autre Etat auquel la tâche de remplir cette obligation promptement et efficacement, incombe d'une façon aussi urgente qu'à la Prusse. »

Le *Moniteur* reproduit l'avertissement suivant :

« Nous, préfet du département de la Loire, officier de l'ordre impérial de la Légion d'Honneur,
Vu le numéro du 13 décembre 1863 du *Courrier de Saint-Etienne*, lequel contient à la deuxième page un article intitulé : « Correspondances », signé Bruuoy, commençant par ces mots : « Décidément c'est une grosse affaire... » et finissant par ceux-ci : « ... le 15 février... »
Considérant que cet article est injurieux pour le Corps législatif et qu'en outre il excite à la haine et au mépris du gouvernement ;
Vu l'article 32 du décret organique du 17 février 1852 sur la presse ;
Vu la dépêche de S. Ex. M. le ministre de l'Intérieur, en date du 15 décembre ;
Arrête :

Art. 1^{er}. Un second avertissement est donné au *Courrier de Saint-Etienne*, dans la personne de M. Robin, gérant dudit journal, et dans celle de M. Bruuoy, signataire de l'article.

Art. 2. Le commissaire central assurera l'exécution du présent arrêté.

Saint-Etienne, le 15 décembre 1863.

Le préfet de la Loire,
MOUZARD-CENSIER.

Italie.

On écrit de Turin, 14 décembre :
« Nous sommes décidément à la guerre et le parti de l'action ne paraît pas disposé à attendre le mois de mars. »

Bixio, Brofferio et Macchi n'ont pas réussi encore auprès des exaltés à les faire renoncer au projet d'une attaque de la Venetie dans le courant de janvier. Les garibaldiens prétendent que l'hiver sera propice à l'insurrection pour couper les communications avec Vienne. Le plan a été discuté : télégraphes et chemins de fer seront rompus, etc., etc.

Ils justifient leur projet d'irruption immédiate par la nécessité de ne pas laisser l'Autriche compléter ses lignes de défense et ses approvisionnements. Mais le ministère et le parti conservateur sauront empêcher un autre Sarnico.

MM. Bixio et Crispi sont devenus bons amis. Ce rapprochement est interprété dans un sens belliqueux. Les lettres de Venise et de Verone ne laissent aucun doute sur la conviction qu'est l'Autriche d'être prochainement attaquée. »

Pologne.

On écrit de Varsovie que Chmielinski et Rudowski ont emporté un brillant succès sur les Russes dans les environs d'Ilza. Le 5, le chef polonais Rembaljo a livré un combat aux Russes près de Mierzwin. Dans cette rencontre, 120 fantassins, à la tête desquels se trouvait Rembaljo, sans tirer un seul coup de feu, s'élançèrent la baïonnette en avant et mirent en déroute deux compagnies russes. Cette victoire fut achetée par la mort de quelques braves officiers polonais. D'autres rencontres ont eu lieu dans le palatinat de Lublin, à Turobin le 6 décembre, à Konty, Huta-Krzyszowska et Momoty.

Allemagne.

Une dépêche circulaire autrichienne datée du 5 courant a été expédiée ces derniers jours aux ambassadeurs d'Autriche à Paris, à Londres et à Saint-Petersbourg. Elle a trait à l'affaire des duchés et précise le point de vue des deux grandes

puissances allemandes, leur entente complète à ce sujet et leur ferme résolution de n'accorder au roi Christian IX le bénéfice entier du protocole de Londres qu'à la condition qu'il remplira lui-même les engagements pris en 1851-1852 par le gouvernement de Copenhague en faveur des duchés. Ce prince ne sera nullement autorisé à réclamer le bénéfice du traité de Londres s'il viole les stipulations mentionnées ci-dessus. Cette note circulaire est partie de Vienne le 7 courant et a été remise auxdits cabinets. Il est certain que le gouvernement prussien a expédié simultanément une note circulaire dans le même sens. (*Presse de Vienne*).

Mexique.

Les correspondances de la Vera-Cruz vont jusqu'au 14 novembre; elles se résument comme il suit :

« Le corps expéditionnaire parti de Mexico sous le commandement des généraux Castagny, Douay et Marquez était dans une bonne situation. Les contre-guérillas du colonel Dupin avaient remporté un grand avantage sur les Mexicains; une autre colonne avait occupé Perote et Jalapa. Les travaux du chemin de fer étaient poussés avec une grande activité. L'escadre française continuait à bloquer la côte de Tamaulipas. Nos croiseurs ont pris plusieurs navires chargés d'armes et de munitions à destination des juaristes. »

« Le bruit s'est répandu que les juaristes ont laissé mourir de faim, à San Luis de Potosi, un général mexicain prisonnier. L'état sanitaire est excellent. La fièvre jaune a complètement disparu, même des villes du littoral. Malgré les protestations de l'archevêque actuel de Mexico, le général Bazaine a déclaré qu'on ne reviendrait pas sur la vente des biens du clergé, opérée par les deux derniers gouvernements. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 17 décembre.
Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants :

Augmentation. — Réserve des billets, 1,030,205 livres sterling; encaisse métallique, 666,857 livres sterling; compte

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 20 DÉCEMBRE 1863.

— N° 63. —

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XL.

(Suite).

— Je l'ai appris, en effet, et je l'en remercie; mais je ne pourrai plus jamais l'aimer, puisqu'elle t'a trompé.

— Pour l'amour de Dieu, Klas, pas de paroles si dures. Elle ne m'a point trompé. Non, je me suis trompé moi-même en entretenant sans cesse mon illusion, malgré une voix secrète qui me disait tout bas que j'étais dans l'erreur. Elle a toujours été la même pour moi, toujours franche, affectueuse comme une sœur; jamais elle ne s'est démentie !

Richard prouvait, par la vivacité de son langage, combien il avait à cœur de voir Isabelle briller pure à tous les yeux. Il demeura convaincu que, dans les derniers

(*) Reproduction interdite.

temps, la tendresse d'Isabelle avait été plus que celle d'une sœur, qu'elle avait approché de celle d'une amante. Mais ce n'était là que sa croyance, à lui, et elle ne devait se dévoiler aux yeux de personne.

« Il me semblait pourtant, dit Klas Malchus, que ses sentiments étaient quelquefois tout autres. Mais j'ai eu tort, sans doute; car, elle n'eût pas repoussé, dans ce cas-là, son propre bonheur, un bonheur qu'elle ne trouvera probablement jamais avec un autre. »

Richard était sans crainte et sans jalousie à cet égard. Personne n'obtiendrait le cœur qui lui avait été refusé; il en avait la certitude; mais, ce qui lui paraissait toujours une énigme inexplicable, c'est qu'Isabelle, avec ce cœur si richement doué, pût rester insensible à la puissance de l'amour.

La nuit tombait lorsque Richard quitta Klas Malchus; il monta cependant à cheval et partit pour Latorp, car il ne trouvait de repos nulle part, et il allait et venait sans cesse, de l'un de ses domiciles à l'autre, en proie à une agitation continuelle.

Isabelle le vit de sa fenêtre; seule avec son immense douleur, mais aussi avec la conscience et l'orgueil d'avoir triomphé d'une puissante tentation, elle écoutait, la tête inclinée, le murmure du vent dans les cimes des tilleuls; elle se disait, au milieu de pensées douces et calmes, que bien des choses peut-être auraient changé avant que les tilleuls revêtissent l'année suivante leur parure nuptiale. Le calme qui suit toujours des résolutions grandes et décisives regnait dans son cœur, au fond duquel grondait encore les orages des passions, enchaînés, il est vrai, mais non pas vaincus.

Et maintenant jetons un coup d'œil dans la chambre à coucher de la baronne Eugénie.

Debout devant un secrétaire ouvert, elle se penchait sur un portrait du colonel dans sa première jeunesse; et plus son regard s'arrêtait sur ces traits jadis si chers, plus sa respiration devenait courte et plus elle se reportait au printemps de sa vie, à cette époque où elle était encore jeune, innocente et heureuse.

Mais qu'est-ce qui avait suivi cette courte et radieuse ivresse? Telle est la question à laquelle elle n'osait répondre.

Pauvre Eugénie! De sombres nuits, de sombres jours, pleins de larmes et de remords, avaient suivi ce rêve si court; et maintenant elle avait peut-être encore à redouter le plus grand malheur: l'avenir incertain de Klas Malchus. Elle n'osait exprimer son épouvantable pressentiment: la raison du fils égaré par suite du crime des parents; car il n'y avait pas de consolation possible à cette horrible pensée, qui surpassait tous les châtements que l'imagination fertile de la baronne pouvait se figurer.

Saisie d'une sorte d'horreur mêlée de désespoir, elle remit précipitamment le portrait dans sa boîte: n'était-ce pas lui qui avait causé tous ces malheurs! Mais aussitôt sa conscience lui fit des reproches: elle ne devait penser à son mari que dans un esprit d'amour et de reconnaissance! elle versa donc des larmes de repentir, et elle reprit le portrait.

La baronne Eugénie était une femme très-faible; et, si elle était conséquente en quelque chose, c'était précisément dans ses faiblesses, qui avaient toutes leur source dans un défaut trop fréquent chez la femme: le manque de véritable éner-

gie. Par des raisons qui ne supporteraient pas, sans doute, un examen rigoureux, on attribue néanmoins de l'énergie à la femme dans des cas extraordinaires; mais une qualité qui éclate seulement dans quelques moments graves, ou parce que les cordes de l'âme sont plus fortement tendues par des circonstances extérieures, n'est pas durable et retombe bientôt dans son néant. Une énergie d'une autre nature — celle que nous nous sommes efforcées de mettre dans le caractère d'Isabelle — naît de l'être lui-même; si elle peut être réprimée par l'éducation, elle se développe de nouveau lorsque la femme est livrée à elle-même et qu'elle agit avec indépendance. Mais elle est rare, bien plus rare qu'on ne le croit; car ce que la femme possède d'ordinaire à un haut degré, c'est la finesse; aussi lui est-il assez facile de se montrer sous différents aspects, et peut-être lui arrive-t-il çà et là de ne pas bien savoir elle-même quel est, à vrai dire, le sien propre.

Mais revenons à la baronne Eugénie. Elle ne possédait ni énergie ni finesse; c'était une de ces âmes extrêmement sensibles, douces et dociles, aimant surtout à se laisser former par d'autres, et dont tous les moyens propres se réduisent le plus souvent à une imagination flexible qui, comme une éponge, se resserre ou s'étend selon la liberté avec laquelle il lui est permis de se mouvoir dans la sphère qui lui est assignée.

La baronne était encore devant le secrétaire ouvert, lorsqu'elle se sentit étreinte tout à coup par deux bras chaleureux, et pressée sur un cœur plus chaleureux encore.

Le cri d'effroi prêt à s'échapper de ses

lèvres se changea bientôt en un soupir de bonheur et de félicité, lorsqu'elle s'aperçut que c'était Klas Malchus qui la saluait ainsi. Avant même qu'un seul mot eût été échangé entre eux, un regard de Klas lui disait déjà que le terrible charme était complètement rompu, et que son fils, quelque profonde que fut sa souffrance, était cependant en état de la supporter. L'embrassement de la mère et du fils dura longtemps, et le cœur de la pauvre Eugénie ne trembla plus enfin que de la céleste certitude que son Klas lui avait pardonné.

« Ah! ce n'est pas une illusion! murmura-t-elle avec tendresse, en caressant de sa douce main le front de ce fils chéri. Tu apportes à ta pauvre mère une double consolation ! »

— Je viens lui demander pardon, de tout mon cœur, des tourments que j'ai involontairement ajoutés à ceux, en si grand nombre, qu'elle souffrait déjà! Je viens lui dire: La paix soit faite! Nous possédons encore assez pour vivre bien plus heureux que nous n'avons vécu dans cette dernière et mémorable année. Cependant, lors même que le calme renaît à la surface, la tranquillité ne règne pas toujours à l'intérieur. C'est le cas dans lequel je me trouve. Mais je désire qu'elle rentre bientôt dans mon âme, et c'est pour cela que j'accompagne Richard, car la distance et l'oubli sont ici les meilleurs remèdes. »

La baronne répondit avec un soupir plaintif: « Je te perds donc au moment même où je te retrouve ? »

— Non, ma bonne mère, ce n'est point là me perdre, mais plutôt me regagner; car, avec l'aide de Dieu, je reviendrai sain d'esprit et de corps, ce qui n'eût pro-